Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 37 (1908)

Heft: 3

Buchbesprechung: Une étude historique sur la littérature fribourgeoise

Autor: Favre, Julien

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

règle étudiée (au moins un exemple pour chaque cas). Le corps enseignant serait ainsi outillé pour enseigner avec aisance et profit cette branche qui a déjà provoqué tant de discussions.

Partisan convaincu de l'enseignement de la grammaire par la méthode du livre de lecture pour en avoir *vu* les résultats incontestablement supérieurs, je me déclare prêt à continuer la discussion courtoise de cette importante question.

H. Currat, *inspecteur*.

Une étude historique sur la littérature fribourgeoise [1]

En lisant le titre de cet ouvrage, aux séduisantes apparences, on est tenté de croire que l'auteur a eu l'intention d'écrire une histoire au vrai sens du mot, de la littérature fribourgeoise, si toutefois l'on peut affirmer l'existence d'une semblable littérature. La prétention de M. Brulhart a été moins élevée. Il déclare catégoriquement qu'il « n'a pas du tout voulu faire une œuvre de critique ». Il s'est seulement proposé » de faire connaître nos écrivains fribourgeois et leurs œuvres si modestes qu'elles soient » [2].

Cette affirmation laisse entendre que M. Brulhart a donné une nomenclature aussi complète que possible des illustrations littéraires, dont s'honore l'histoire de notre canton. Il n'en est rien encore. La galerie est très incomplète ; elle ne contient pas tous les bustes qu'on aimerait à y voir. Citons un seul exemple. Pour le XVIme siècle, M. Brulhart parle de seize auteurs. Or, dans les *Archives et Mémoires de la Société d'histoire* (année 1856), on trouve un intéressant *coup d'œil sur le mouvement intellectuel de Fribourg* pendant la même période et l'auteur de l'article, M. Alexandre Daguet, cite une quarantaine de noms de chroniqueurs et de traducteurs, d'orateurs et de controversistes, d'hellénistes et de poètes, dont les œuvres méritent une mention. Au Panthéon que M. Brulhart a eu l'intention d'élever en l'honneur

[1] *Étude historique sur la littérature fribourgeoise depuis le moyen âge à la fin du XIXme siècle*, par F. Brülhart, membre de la Société cantonale fribourgeoise d'histoire, un volume in-12 de 332 pages, Fribourg, imprimerie de Saint-Paul, 1907.

[2] Préface, p. IX.

des illustrations fribourgeoises, il manque donc pour une seule époque — et l'on pourrait faire une semblable constatation pour les autres — les restes mortels et littéraires d'un grand nombre d'écrivains plus ou moins méritants et renommés, qu'il serait sage de placer à côté de ceux qui ont eu l'heur de ne pas être oubliés et passés inaperçus.

Le titre de l'ouvrage peut faire supposer enfin une « étude historique » homogène, composée de chapitres distincts, dans lesquels il y a une reconstitution du passé littéraire, une évocation vivante des temps et des époques, des influences qui ont existé, des causes de décadence ou de progrès. Le volume ne contient rien de semblable. On n'y trouve pas des tableaux d'ensemble, où chaque auteur prend une place déterminée par le mérite intrinsèque de ses œuvres et la gloire relative, dont il a pu jouir. Le seul fil conducteur, dont il est tenu compte, est celui de la chronologie. Chaque écrivain se présente à son rang comme le fantassin à la parade ; le numéro d'ordre n'est même pas oublié. Cette symétrie, il faut l'avouer, engendre un peu de monotonie ; elle donne au défilé l'apparence d'une procession, où il est interdit aux participants de marcher plusieurs de front et où chacun doit suivre immédiatement son devancier en gardant la distance invariable, qui a été prescrite. Cette impression est surtout sensible dans les premiers chapitres. Pour les siècles antérieurs au XVIme, l'auteur s'est même abstenu de donner des aperçus généraux sur les époques qu'il vient de parcourir et sur celles qu'il va étudier. Pour chaque écrivain, il se contente de donner quelques renseignements biographiques, de signaler les œuvres qu'on lui doit, et parfois d'énumérer brièvement ses mérites et ses défauts. Avec le XIXme siècle, le plan est modifié. L'abondance des matières a obligé M. Brulhart à ne pas s'arrêter au seul ordre chronologique ; il y a un chapitre consacré exclusivement aux poètes, un autre aux historiens, un autre encore aux pédagogues, un autre enfin aux romanciers, aux politiciens et aux journalistes.

Dans le cours de l'ouvrage, j'ai remarqué quelques jugements, qui m'ont un peu surpris et qui méritent peut-être d'être relevés. A propos de Louis Bornet, M. Brulhart observe que le patois offre aux lettrés très peu d'intérêt. « Cette insipide prose patoise, dit-il, que certains journaux publient hebdomadairement, nous semble bien inutile ; elle sert pourtant à amuser quelques badauds désœuvrés [1]. » — Le Tilleul de Fribourg est un « vieil arbre qui, de nos jours encore, a été l'occasion de tant de prose saugrenue et dont un sentimentalisme de parade prétend défendre l'existence menacée » [2]. — Les deuxième et troisième volumes du livre

[1] Page 144. — [2] Page 145.

de lectures employé dans les écoles primaires comprennent « de « petits traités incomplets et insuffisants d'histoire, de géographie, « d'instruction civique et même de grammaire. La partie historique « surtoutest défectueuse ; elle comprend, dans les deux derniers « degrés, un mélange de récits se reprenant de l'un à l'autre volume, « sans suite, sans liaison et sans méthode. Les trois degrés réunis « ou les trois volumes reçoivent généralement la fausse appellation « de *Livre unique* »[1]. — A l'époque où vivait Hubert Charles, l'éducation était « l'une des graves questions dans la formation de la jeunesse » ; de nos jours, ce mot « a presque perdu sa signification », « car on ne s'occupe plus guère que de l'instruction »[2]. — On pourrait citer encore d'autres jugements de cette espèce, où l'on remarque l'empreinte d'un esprit personnel, qui ne veut pas se contenter toujours d'idées anonymes.

Dans la prochaine édition, il sera bon d'apporter une modification à l'endroit[3] où il est dit que le patois romand est « né du bas latin que parlaient les Romains ». Cette assertion est une hérésie philologique. En phonétique on distingue, en effet, deux grandes classes de mots dans les dialectes de la langue d'oïl, parmi lesquels il faut ranger le patois romand : la première est de formation lettrée et n'est guère représentée dans notre idiome fribourgeois ; la seconde est composée de vocables dont l'origine étymologique la plus lointaine remonte en partie au *sermo vulgaris*, importé dans les Gaules par les soldats de César. Dès lors, ils ne proviennent point du bas latin, langue littéraire très peu connue du peuple, au sein duquel le patois a vu le jour.

Mais laissons de côté ces petites questions de détail, où il s'agit de légères inexactitudes. Arrêtons-nous de préférence au bel ensemble de notices, que contient l'ouvrage.

Le chapitre consacré au moyen âge est très court, très bref. M. Brulhart cite la chronique de Conon d'Estavayer, le *liber donationum* de Hauterive, puis un roman de Jeannod de Saint-Martin, et il passe au XVme siècle, qui nous a laissé un plus grand nombre de monuments littéraires. C'est l'époque de prédicateurs tels que S. Vincent Ferrier et Frédéric d'Amberg, de chroniqueurs nombreux, des poètes Petermann Cudrefin et Nicot Bugniet. Le XVIme siècle a moins d'historiens ; par contre, il a plus de savants, plus de théologiens, de juristes et de philologues. Les prêtres et les religieux réunissent leurs efforts pour opposer une barrière aux progrès de l'hérésie envahissante, qu'ils combattent par les armes de la parole et de leurs virulents écrits. Les érudits

[1] Page 258.
[2] Page 270-271.
[3] Page 2.

publient des ouvrages sur l'astronomie et l'histoire naturelle, d'autres relatent dans leurs chroniques les événements de l'époque à laquelle ils appartiennent, d'autres enfin ont le culte de l'hellénisme et de la jurisprudence.

Cette époque est très féconde. A l'encontre de ce qui a lieu en France, où toute une quantité de chefs-d'œuvre voient le jour, le XVIIme siècle l'est beaucoup moins. Je note cependant quatre écrivains remarquables, Louis de Rouvray, Jacques Schueler, Henri Fuchs et Prosper Gady ; les productions allemandes diminuent ; parmi les controversistes, les historiens et les chroniqueurs, les uns écrivent encore en latin, mais d'autres en français, dans une langue nouvelle, plus capable de mouvement et de haute allure, de plus en plus semblable au parler moderne.

Au XVIIIme siècle, les noms d'auteurs sont nombreux et les ouvrages variés. Il y a des érudits comme François Geinoz, des historiens comme Nicolas d'Alt et Jean Tercier, des théologiens et des traducteurs, des géographes et des poètes, dont l'un écrit en espagnol, quelques-uns en allemand et en latin, le plus grand nombre en français.

Après la Révolution, des transformations s'opèrent et des idées nouvelles surgissent au sein des ruines encore fumantes de l'ancien régime. Les genres littéraires se multiplient : la poésie, l'histoire, les sciences philosophiques et naturelles continuent d'être cultivées, tout en prenant un élan nouveau et des directions différentes ; la littérature romanesque et pédagogique suscite des œuvres, dont la nature tranche avec les productions antérieures et ouvre des horizons inconnus jusque-là. M. Brulhart consacre un chapitre spécial aux monuments de chaque genre littéraire. Il étudie successivement douze poètes, vingt-huit historiens, cinq pédagogues, parmi lesquels nous voyons figurer le nom aimé de M. Horner, onze politiciens et journalistes, enfin dix érudits, théologiens, avocats, naturalistes et médecins. Ces chapitres rédigés sous une forme très simple, sont intéressants et instructifs ; ils contiennent des détails biographiques, des sommaires, des aperçus généraux, des citations habituellement bien choisies, de précieux renseignements sur les écrivains et sur leurs études, renseignements réunis pour la plus grande utilité de l'homme pressé, qui n'a pas les loisirs de pratiquer des recherches dans les séries de nos publications, de nos journaux et de nos revues. Grâce à M. Brulhart, les indications éparses jusqu'ici dans des collections que tout le monde ne possède pas, se trouvent en partie dans un joli volume, vêtu de l'uniforme jaune, et dont l'élégant aspect invite à la lecture. L'homme de lettres voudrait y voir encore une bibliographie méthodique et complète de la

matière, un index des sources où il pourrait aller puiser lorsqu'il voudrait étudier un auteur ou une époque ; il désirerait une liste chronologique des journaux, des revues et des périodiques, moins sommaire ; il souhaiterait un chapitre final sur le renouveau littéraire qui existe à Fribourg depuis la fondation de l'Université ; mais malgré ces lacunes et les observations émises au cours de cet article, il est juste de reconnaître que ces cent trente-sept monographies, plus ou moins brèves et dont presque les deux tiers sont consacrées au XIXme siècle, représentent une grande somme de travail et de persévérantes recherches, qu'elles sont inspirées d'un louable sentiment patriotique et qu'elles forment, dans leur ensemble, une belle galerie d'écrivains, qu'il sera peut-être — en attendant mieux — longtemps utile de voir et de visiter.

JULIEN FAVRE.

NAPOLÉON IER ET L'ÉDUCATION DES FILLES [1]

Trop souvent, nous concevons d'une manière spéciale et élevée les génies qui ont illustré l'histoire.

Ainsi, dès que le mot Napoléon vient sur nos lèvres, notre esprit nous le montre au milieu de ses armées, planant de son œil de feu le théâtre de quelque champ de bataille ; mais, bien loin de nous est la pensée qui nous le fait voir s'occupant de l'éducation de pauvres orphelines.

Depuis trois ans déjà, Napoléon, parvenu au faîte de la gloire, avait établi une maison d'éducation pour les jeunes filles de la Légion d'Honneur. C'était au mois de juin 1802 que le Premier Consul avait créé cette Légion d'Honneur, qui devait être pour lui un puissant moyen d'émulation militaire et pour ses guerriers une récompense ambitionnée, mais souvent conquise au prix de la plus héroïque valeur.

Le décret qui avait décidé que des maisons d'éducation seraient établies pour les filles des membres de la Légion était daté de Schœnbrunn, en décembre 1805, mais il n'y avait donné suite qu'en 1807. Le château d'Ecouen, antique manoir des Montmorency et des Condé, avait été choisi pour l'établissement de la première de ces maisons.

C'est à Mme de Campan, attachée à l'auguste et infortunée reine Marie-Antoinette, que l'Empereur avait confié la direction

[1] Consulté : *Livre d'or des orphelines de la Légion d'honneur*, par de Verdalle.